

attesté tel quel en latin avant le ^ve s., mais reflète des transformations qui sont survenues entre les ^ve et ^xe s. ; que les transformations du vocabulaire ne se sont pas faites par rupture, mais selon un rythme relativement régulier ; et que « le changement lexical fait donc bien partie des transformations fondamentales entre le latin et les langues romanes et il en est tout aussi constitutif que les changements phonétiques, morphologiques et syntaxiques » (p. 148).

Le chap. 4, quant à lui, s'interroge sur *Les trajectoires géolinguistiques* (p. 149-191) et se focalise ainsi sur la régionalité des lexèmes, qui y sont classés en quatre catégories : 1) lexèmes pangalloromans (180 mots) ; 2) lexèmes appartenant à une langue donnée ou, éventuellement, à deux des trois langues galloromanes (124 mots) ; 3) lexèmes ayant une diffusion régionale (50 mots) et 4) lexèmes ayant une diffusion transversale (42 mots), que les frontières linguistiques traditionnelles ne suffisent pas à expliquer. L'analyse porte à croire que l'histoire de la régionalité lexicale commence avec la genèse des langues romanes ; qu'il s'agit d'un facteur relativement faible, mais constant entre les ^{viii}e et ^{xii}e s. ; que le français est moins nettement régionalisé que l'occitan. La cohésion géolinguistique à l'intérieur des territoires constitués se caractérise donc dès les débuts par une différenciation dialectale. Si l'on constate, sans grandes surprises, l'existence d'une importante base de lexèmes commune au français, à l'occitan et au franco-provençal, on remarque en effet qu'après 700 environ, il ne semble plus y avoir d'innovations communes aux trois variétés galloromanes : « [...] il ne s'agit pas d'une rupture "typologique", mais d'une rupture de type sociolinguistique puis cognitive » (p. 201). Vers l'an Mil, il y a donc une incontestable unité galloromane, mais chacune des trois langues étudiées (français, occitan, franco-provençal) dispose déjà d'une autonomie reconnaissable. Des pages éclairantes sont consacrées au sort de la « Galloromania centrale » : l'a. suit de près, en proposant une chronologie détaillée, les relations complexes de solidarité et de désolidarisation que les trois variétés : poitevine, averno-limousine et franco-provençale entretiennent au cours du temps entre elles et avec les aires d'oc et d'oïl.

Les conclusions (chap. 5, p. 193-218), tout en proposant une synthèse des résultats obtenus par la recherche, surtout sur le plan méthodologique, présentent aussi l'apport que l'étude des lexèmes vernaculaires latinisés peut fournir à une meilleure connaissance du changement latin-roman, à la lumière aussi des recherches monumentales de J. Adams sur les variétés du latin (200 av. J.-C.-600 après J.-C.),

tant que du processus de fragmentation de la Romania. De cette façon, le *TGO* a aussi le mérite d'alimenter le débat sur la genèse des langues romanes avec une masse considérable de nouvelles données, vérifiées, analysées et classées, ainsi qu'avec de nouvelles hypothèses interprétatives.

Une bibliographie ample (p. 691-705), de nombreuses et utiles annexes (p. 706-738) et l'*Index verborum* (p. 742-750) clôturent ce volume bien conçu et bien réalisé, rédigé dans un style agréable et clair, qui n'est jamais jargonant. Pour la rigueur de ses analyses ainsi que pour son caractère novateur, l'ouvrage d'H. Carles a été couronné par le prestigieux prix Albert Dauzat 2019, décerné par la Société de linguistique romane : une reconnaissance bien méritée.

Giovanni PALUMBO.

Carla CASAGRANDE et Silvana VECCHIO, *Passioni dell'anima. Teorie e usi degli affetti nella cultura medievale*, Florence, Sismel Edizioni del Galluzzo (Micrologus Library 70), 2015.

Le bel ouvrage de Carla Casagrande et Silvana Vecchio rassemble les résultats d'une enquête de longue haleine qui pose une pierre importante dans l'édifice en construction du domaine de recherche dynamique des questions de l'affectivité médiévale. Les deux chercheuses, internationalement connues grâce à leurs travaux antérieurs consacrés essentiellement à la philosophie morale (en ordre des originaux, *Les péchés de la langue : discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, Paris, Cerf, P. BAILLET [trad.], J. LE GOFF [préf.] [1987] 2007 ; *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, J. BASCHET [trad.], Paris, Flammarion, [2000] 2003), écrivent en tandem depuis des décennies. *Passioni dell'anima*, un recueil d'études révisées dont certaines ont été écrites à quatre mains et une partie a déjà été publiée entre 2005 et 2013, est le résultat fascinant et érudit d'une décennie de réflexions approfondies autour du sujet, tissées à partir des voix de diverses figures sur les questions majeures de l'anthropologie affective. Œuvre de deux médiévistes philosophes qui travaillent à la lisière de l'histoire intellectuelle et de l'histoire de la pensée, l'ouvrage s'intéresse aux discours religieux et théoriques – théologique, anthropologique, mais aussi spirituel ou moral – sur les passions, affects et mouvements de l'âme produits par des clercs, avec une visée descriptive, analytique ou normative ; le lecteur chercherait en vain leur confrontation à d'autres types de discours qui porteraient sur la « réalité » ou l'« expérience »

vécues. Il aide par contre admirablement à cerner (ou rappeler) les principaux problèmes, auteurs et étapes de l'évolution de la pensée médiévale de l'affectivité, tout en permettant de mettre à jour et d'affiner les connaissances sur une série de sujets faisant l'objet de recherches récentes.

Comme les a. le soulignent, il ne s'agit pas pour elles de proposer une histoire de la pensée médiévale des passions ou des émotions, mais *un point de vue* sur celle-ci. Ce choix qui se justifie parfaitement quelques années après le livre magistral de Simo Knuuttila (*Emotions in Ancient and Medieval Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, 2004), à une époque où les études ponctuelles, sur des auteurs et des thèmes, ne tarissent guère. C. Casagrande et S. Vecchio prennent pour point de départ la conviction fondamentale, fructueuse par sa capacité d'illuminer les aspects essentiels de cette pensée chrétienne de l'affectivité, à savoir que l'avènement du christianisme – une religion dans laquelle Dieu se fait homme, assume les passions des hommes et, surtout, sauve l'homme par sa Passion – apporte un changement de paradigme révolutionnaire dans la réflexion sur les passions et les attitudes face à elles par rapport au monde antique. Légitimées par la Passion du Christ, les passions humaines acquièrent ainsi une valeur et un sens nouveaux et positifs qui les transforment en un puissant instrument du salut – une idée qui ne va pas de soi pour les intellectuels de la fin de l'époque antique, qui par tradition essayent soit de maîtriser, soit d'éradiquer les passions. D'où, dès l'époque des Pères, des discussions originales, situées sur deux plans : celui de la réflexion théorique qui intègre l'affectivité à l'anthropologie chrétienne et met au point des systèmes de passions plus ou moins articulés et s'interroge sur le statut éthique de l'affectivité (discutée dans les deux premières parties de l'ouvrage); et celui d'un discours pragmatique et pédagogique, qui s'élabore autour du bon et du mauvais usage des affects, que ce soit du point de vue moral, sotériologique ou politique (3^e et 4^e parties). Les études, réunies dans un ensemble cohérent et bien organisé, illustrent efficacement la très grande diversité en même temps que la créativité des auteurs médiévaux autour de ces questions, contrairement à l'idée reçue qui réduit encore fort souvent la pensée médiévale à Augustin et Thomas d'Aquin, compris comme précurseurs au mieux notables, au pire incontournables, de la pensée moderne... Au contraire ici, joignant souvent les deux niveaux d'analyse des problèmes affectifs, les a. font usage de textes de natures variées, allant des commentaires philosophiques aux traités théologiques et spirituels,

des *specula* présentant des conseils pour religieux ou laïcs aux textes de nature mystique. Si les questions traitées embrassent l'ensemble du Moyen Âge, de l'époque des Pères jusqu'au xv^e s., la période altimédiévale brille par son absence, comme encore souvent chez les philosophes, plus friands de nourriture patristique ou scolastique : l'on aurait salué une réflexion sur les raisons et les conséquences de cette impasse, qui semble comme une invitation à d'autres recherches.

À partir de l'idée qui permet d'articuler les réflexions médiévales sur l'affectivité, et qui met l'anthropologie chrétienne au cœur du livre, la première partie contient trois études sur *les origines du discours chrétien sur les passions*, consacrées respectivement à Augustin, Cassien et Grégoire le Grand, et dessine le portrait de l'anthropologie affective des a. qui composent la base de toute bibliothèque médiévale. La pensée d'Augustin signifie une véritable rupture par rapport à la philosophie antique : bien qu'il reconnaisse que les passions peuvent être bien ou mal dirigées après la Chute, il leur réserve une place importante dans l'expérience des élus dans la *Cité de Dieu*, en abandonnant ainsi la pensée antique de l'*apatheia*. Pourtant à la même époque, Jean Cassien dont les ouvrages seront les livres de chevet des moines médiévaux, s'inspire au contraire de la pensée d'Évagre le Pontique, l'intellectuel du désert, pour promouvoir l'idée d'une ascèse pouvant mener à la tranquillité et la pureté du cœur, accessible grâce à une lutte patiente contre des passions qui, pour lui, s'identifient aux vices capitaux. Grégoire le Grand, synthétisant en quelque sorte l'enseignement d'Augustin et de Cassien, va un pas plus loin encore, en faisant supporter la douleur avec patience à la manière du Christ.

La deuxième partie porte sur les *théories des passions*. Le lecteur y trouvera successivement la discussion de cas singuliers, soit autour d'un auteur ou d'une question. Ainsi, celle de la figure d'Adam (le premier homme connaissait-il les passions avant la Chute, et lesquelles?), une des pierres angulaires de toute anthropologie chrétienne, suivie d'une étude sur la théorie des passions bien complexe de Guillaume d'Auvergne, maître de théologie et évêque de Paris dont l'œuvre est de mieux en mieux connue, qui intègre autant l'aristotélisme que les idées avicenniennes dans un cadre encore très augustinien. Les deux dernières études de cette section concernent directement les inflexions apportées par l'aristotélisme, aux théories des passions : elles portent respectivement sur les discours sur les passions dans les commentaires de l'*Éthique à Nicomaque*, et sur le

« système des passions » de Thomas d'Aquin, dont le traité des passions dans la *Somme théologique*, considéré souvent comme le couronnement de la pensée affective médiévale, parvient à intégrer dans une structure extrêmement élaborée tant la tradition patristique que les nouvelles réflexions surgies au contact de l'aristotélisme arabe à propos des passions, les facultés de l'âme, les vices et les vertus de telle sorte qu'il offre une anthropologie affective à la fois aristotélicienne et chrétienne.

La troisième section, consacrée à la pensée morale, propose une série de réflexions sur le lien entre les passions et les péchés ou vices, que ce soit autour du lien général entre les passions et les sept péchés capitaux (p. 165-186) auxquels les a. avaient dédié un ouvrage important (cf. *supra*), ou en discutant de passions-émotions particulières : la fortune médiévale de l'*exemplum* antique du philosophe dans la tempête permet de réfléchir sur les manières d'envisager la peur ; le plaisir, apprend-on, est l'objet de naturalisation et de neutralisation progressive, entre le XII^e et le XIII^e s. Les deux émotions suivantes sont particulières car tout en étant des passions, elles ont partie liée avec les vertus : la patience, une douleur vertueuse, et la vergogne, à la trajectoire toute particulière, entre passion et vertu. Un seul article est consacré à un auteur particulier, le dominicain Domenico Cavalca, et ses réflexions sur le mouvement du cœur (l'équivalent de notre émotion) et les passions. La dernière partie sur le « bon usage des passions » se situe dans la continuité directe de la précédente, où l'on revoit des figures déjà rencontrées (Guillaume d'Auvergne et Domenico Cavalca) et où les questions clés portent sur le possible usage salvateur des passions dans la pénitence, mais aussi sur leur importance dans la rhétorique chrétienne, qui élabore le genre du *sermo affectuosus*, un type de sermon dont le but même est d'éveiller les émotions salvatrices chez le public. La dernière étude est enfin consacrée au sujet immense des passions dans la prière et la mystique, discutées à partir du cas de Gerson.

À partir des éclairages particuliers qu'ils apportent à un auteur ou à une problématique médiévale, les articles du recueil forment donc un panorama nuancé du traitement des passions au Moyen Âge. Certes, pour que ce tableau de la pensée affective des derniers siècles médiévaux soit complet, il conviendrait d'ajouter les réflexions médicales et la pensée politique des passions, qui connaissent un développement parallèle et sont étroitement liées à la pensée théologico-anthropologique, spirituelle et éthique des affects. Mais tel n'était pas l'ambition des deux auteures, d'autant moins que sur ces questions,

d'autres études à la fois pointues et synthétiques ont été récemment menées.

Piroska NAGY.

Gaël CHENARD, *L'administration d'Alphonse de Poitiers (1241-1271)*, Paris, Classiques Garnier (Bibliothèque d'histoire médiévale, 18), 2017.

Cet ouvrage est une version remaniée de la thèse soutenue par l'a. en décembre 2014, suite d'une thèse de l'École nationale des chartes présentée en 2009. Il réexamine l'ensemble des données archivistiques produites par l'administration d'Alphonse de Poitiers en Poitou et en Saintonge. Ce corpus, ayant survécu à l'incendie de la Chambre des comptes en 1737, est plus volumineux que les documents royaux de la même époque. Entre le XIX^e et le XX^e s., il a attiré à maintes reprises l'intérêt des chercheurs, donnant lieu à de nombreuses éditions (*Hommages d'Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint Louis. État du domaine royal en Poitou [1260]*, publié d'après un manuscrit des Archives nationales, A. BARDONNET [éd.], Niort, Clouzot, 1872 ; *Registre des comptes d'Alfonse comte de Poitiers (1243-1247)*, A. BARDONNET [éd.], Poitiers, Archives historiques du Poitou, 1875 ; *Enquêtes faites en Aunis par ordre d'Alphonse, comte de Poitou vers 1260*, A. BRIQUET [éd.], Poitiers, s. n., 1878 ; *Comptes et enquêtes d'Alphonse, comte de Poitou, 1253-1269*, A. BARDONNET [éd.], Poitiers, Archives historiques du Poitou, 1879 ; *Correspondance administrative d'Alphonse de Poitiers*, A. MOLINIER [éd.], Paris, Imprimerie nationale [Documents inédits sur l'histoire de France], 1894-1900, 2 vol. ; « Mandements inédits d'Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse (1262-1270) », A. MOLINIER [éd.], *Annales du Midi*, 12, 1900, p. 289-328, doi : 10.3406/anami.1900.6715 ; *Enquêtes administratives d'Alphonse de Poitiers : arrêts de son Parlement tenu à Toulouse et textes annexes, 1249-1271*, P.-F. FOURNIER et P. GUEBIN [éd.], Paris, Imprimerie nationale [Documents inédits sur l'histoire de France], 1959). Paradoxalement, les études consacrées au frère de Louis IX sont nettement plus rares et s'inscrivent dans la problématique établie en 1861 par le concours de l'Académie des inscriptions : « Faire connaître l'administration d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse [...] et rechercher en quoi elle se rapproche ou diffère de celle de Saint Louis ». Edgard Boutaric, dont le travail, publié en 1870, était la principale référence sur le sujet, soulignait lui-même : « la voie est tracée, il n'y a plus qu'à la suivre » (Edgard BOUTARIC, *Saint Louis*